

LES PAYS DU DANUBE

REVUE MENSUELLE
POLITIQUE, ÉCONOMIQUE ET LITTÉRAIRE

SOMMAIRE :

<i>LE CINQUANTENAIRE DE LA VILLE DE BUDAPEST</i>	
par M. LE DR. EUGÈNE SIPÓCZ Bourgmestre	65
<i>LA PETITE ENTENTE ET LES FORCES MILITAIRES DE LA HONGRIE</i>	
par M. JEAN BECQUIERS	70
<i>LA FUTURE GUERRE TCHÉCO-POLONAISE</i>	72
<i>INFLUENCE FRANÇAISE EN HONGRIE D'IL Y A SEPT SIÈCLES (Suite)</i>	
par M. DÉSIRÉ PAIZS	74
<i>LA SITUATION DES MINORITÉS ETHNIQUES EN MACÉDOINE</i>	
Par M. TOMALEWSKY	77
<i>UN CENTENAIRE EN HONGRIE</i>	80
Par BERARD ENZLER	80
<i>MÉMOIRE DU GOUVERNEMENT HONGROIS À LA COMMISSION DES RÉPARATIONS RELATIF À L'EXÉCUTION DE L'ARTICLE 181 DU TRAITÉ DE TRIANON</i>	84
<i>AMITIÉS TCHÉCO-SLOVAQUES</i>	86
<i>LES DIRECTIONS DE LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE LA HONGRIE (Suite)</i>	
Par ALEXANDRE PETŐ	90
<i>EXHORTATION SUPRÊME (Poème)</i>	93
Par MICHEL VORÓSMARTY	93
<i>LE DÉVELOPPEMENT DE LA LITTÉRATURE HONGROISE</i>	
Par ELEMÉR CSÁSZÁR	94

HACHETTE ET C^{IE}
111, RUE RÉAUMUR
P A R I S

NAVILLE ET C^{IE}
5, RUE LÉVRIER
G E N È V E



VALERIO TANTINI
VIA VIGEVANO, 20.
M I L A N O

GRILL ET C^{IE}
DOROTTYA-UTCA 2.
B U D A P E S T

LE CINQUANTENAIRE DE LA VILLE DE BUDAPEST.

PAR : MONSIEUR
LE DR. EUGÈNE SIPÓCZ
Bourgmestre.



C'EST en 1873 que la législation hongroise ordonna la réunion des trois villes de Bude, Pest, et Vieille-Bude, sous le nom collectif de Budapest.

Le véritable développement de ces trois petites villes arriérées — développement qui, depuis, a pris des proportions toutes américaines —, ne commença pour ainsi dire qu'à l'époque de la réunion. A cette époque les emplacements des foubourgs et des nombreuses fabriques d'aujourd'hui n'étaient encore que du sable et des marais.

L'histoire de ces trois villes nous découvre un grand nombre des journées glorieuses, et fut toujours en rapports des plus étroits avec l'histoire de la nation hongroise. Le territoire s'étendant au bord du Danube, entre la plaine et les montagnes des environs était déjà une ville florissante à l'époque des Romains. C'était Aquincum, dont les vestiges furent retrouvés ces temps derniers. De l'époque hongroise, nous devons mentionner la révolte des païens de 1046, lorsque ces derniers, renversèrent du Mont de Pest, — aujourd'hui Mont Gérard, l'évêque de ce nom, qui fut plus tard canonisé. A cette époque, la ville était déjà un centre commercial très important. Lors de l'invasion des Tartares, elle fut occupée et incendiée par ceux-ci, et tous ses habitants furent massacrés.

Après la dévastation des Tartares, le roi Béla, se rendant compte de l'importance du Danube, comme moyen de défense, fit construire une forteresse au sommet du mont s'élevant sur la rive droite de ce fleuve. C'est alors que fut construit, dans la ville venant de naître sur ce mont fortifié, l'église de Notre-Dame, aujourd'hui Eglise Mathias. A la même époque, on érigait sur l'île du Danube, alors „île des Lièvres“, aujourd'hui

île Marguerite, dénomination qu'elle reçut d'après la princesse de ce nom, le cloître dont les ruines sont encore visibles de nos jours.

Au XIV^e siècle, sous le règne de Sigismond, des architectes français reconstruisirent la forteresse. Au XV^e siècle, notre grand roi Mathias (Corvin) fit entourer les villes de Bude et de Pest d'une enceinte de muraille, tandis que Bude devenait la capitale du royaume, dont le faste merveilleux fut toujours mentionné par les historiens de l'époque. Sous le roi Mathias, une université et une imprimerie y furent fondées. Hélas, après la mort de ce grand roi, la ville, ainsi que toute la Hongrie, s'en allèrent en décadence, enfin, en 1526, les Turcs l'incendèrent après l'avoir complètement pillée. En 1541, l'armée turque occupa de nouveau la ville et le château-fort qui la dominait, pour n'en sortir définitivement qu'en 1686. Pendant cette époque, la ville ne fit naturellement aucun progrès, et ce ne sont guère que les quelques bains et tombeaux turcs qui nous rappellent encore la domination turque. Après la reprise de la ville, et l'expulsion des troupes ottomanes, par suite des dévastations des troupes mercenaires allemandes et de diverses épidémies, Bude ne comptait, en 1710, que 300 habitants.

Mais, à partir de ce moment, elle s'est bien vite rétablie. C'est sous le règne de Marie-Thérèse que fut construit le palais royal et le pont de bateaux permanent ce qui donna un nouvel essor au développement de la ville. Ce développement se montra très intense, notamment à la fin du XVIII^e siècle, et, en dehors du travail laborieux et du savoir de la population, il fut surtout dû à l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie, qui consacra toute sa force et toute son influence à l'embellissement et au développement de la capitale de la Hongrie.

C'est vers 1840 que le premier chemin de fer fut mis en circulation, en reliant Pest avec Vâcz et Szolnok. A la même époque, M. Adam Clark construisait le „Pont Suspendu“ (Lánchíd), qui existe encore de nos jours, glorifiant le noble souvenir de son créateur, ainsi que du „plus grand Hongrois“, le comte Etienne Széchényi, qui, ne comptant ni temps, ni argent, ni fatigue, déploya une activité sans pareille dans l'intérêt de sa patrie.

Comme nous l'avons déjà dit plus haut, depuis la réunion de 1875, les progrès industriels, commerciaux et scientifiques ont pris des proportions toutes américaines dans toute la Hongrie, mais notamment à Budapest, capitale du pays. Ce fait peut surtout être démontré par l'augmentation considérable de la population : lors de la réunion, les trois villes avaient environ 300.000 habitants, en 1910, ce nombre se chiffrait par 880.000, tandis qu'aujourd'hui, elle compte plus d'un million d'âmes.

Hélas, la fête du cinquantenaire de la réunion se trouve à une période des plus critiques de la Hongrie. Le pays, démembré et désorganisé dans son unité géographique, économique et politique par le traité de Trianon, n'est plus à même d'alimenter cette grande ville, très développée et de grande force vitale. Les conséquences du traité de paix ce font surtout ressentir à Budapest, car notre industrie, notre commerce et notre vie scientifique, dont l'unique centre était Budapest, resserrés entre les frontières actuelles du pays, dépourvues de toute possibilité de vie, ne présentent qu'une végétation très médiocre. L'industrie hongroise est paralysée par le manque presque absolu des matières premières nécessaires ; notre commerce est en danger par suite du retranchement économique des États voisins, dits successeurs ; quant à notre vie scientifique, son activité est nulle, étant donné la complète stagnation économique du pays. Dans de pareilles circonstances, il est tout naturel que l'équilibre politique et social ne peut-être maintenu que par les plus grands efforts et les sacrifices les plus désintéressés de la part de nos facteurs responsables. Ce fait est démontré d'une manière bien poignante par les révolutions — radicale de 1918, et bolchévique de 1919, — alors que les aventuriers politiques les plus infâmes et les malfaiteurs s'étant emparés du pouvoir, cette période restera une tache éternelle dans l'histoire de la Hongrie.

Après cet aperçu historique du passé, occupons nous un peu de l'avenir, et envisageons les moyens par lesquels nous serons à même d'assurer pour l'avenir le développement de notre capitale.

Avec les conditions économiques de la Hongrie mutilée susmentionnées, et tant que durera cet état de choses, intenable

de par son absurdité, nous devons renoncer au développement dans les proportions de jusqu'ici. Je ne veux pas dire que de ce fait, toute possibilité de progrès et de développement lui est exclue, mais il est certain, qu'une grande ville, à laquelle on a enlevé les deux tiers de ses territoires d'approvisionnement et d'industrie, ne saurait ne pas souffrir du manque des possibilités vitales, dont elle jouissait comme capitale d'un État de 20 millions d'habitants, formant alors une unité économique absolue.

Mais, il y a un fait qui ne saurait être contesté, c'est que notre ville a conservé son excellente situation du point de vue commercial, sur les rives du Danube moyen, qui en fait un centre appelé à continuer le rôle important de marché médiateur entre l'Occident et l'Orient.

Se rendant compte de ce fait, le Gouverneman hongrois, malgré toutes les difficultés créées par la situation actuelle, fait tout son possible pour exploiter cette circonstance dans une mesure plus intense que jusqu'à présent, et s'efforce, de concert avec les autorités de la capitale, de réaliser le port commercial danubien projeté. Le commerce hongrois est entièrement conscient de la noble tâche qui l'attend, dans l'intérêt de la reconstruction de sa patrie, et s'empresse de tous ses efforts de devenir le facteur prépondérant du commerce du proche Orient.

Nous espérons quelque progrès, aussi en ce qui concerne notre industrie. Cet espoir semble même justifié par les événements qui se sont produits depuis le démembrement de la Hongrie. Certaines branches de notre industrie, — précisément par suite de la politique de retranchement des États successeurs, exécutée dans le but d'anéantir la Hongrie, — présentent d'excellents résultats. Nous devons notamment mentionner notre industrie textile laquelle, à l'heure actuelle, est déjà capable de pourvoir aux 80% des besoins de la consommation intérieure du pays mutilé, ce qui ne saurait mieux prouver la grande force vitale de la nation hongroise.

Il y a encore une possibilité que nous ne saurions ne pas envisager, et qui est appelée à devenir un facteur prépondérant en ce qui concerne le développement à venir de notre

ville : ce sont ses magnifiques sources naturelles d'eaux thermales. C'est une circonstance qui, — il est vrai qu'au prix de grands sacrifices, — permet qu'un nombre considérable d'étrangers désirant se faire soigner, et recherchant dans ce but notre ville, viennent en aide à notre population. Même la situation favorable et les beautés naturelles de notre capitale, la prédestinent à un trafic de visiteurs étrangers bien plus intense que celui d'aujourd'hui.

Voilà donc, en quelques lignes, l'esquisse historique de la capitale hongroise et les éventualités pour l'avenir. Hélas, les circonstances actuelles ne nous autorisent pas à des espoirs très riches, mais nous avons pourtant confiance dans la force prime-sautière de notre nation, laquelle a maintenu cette poignée de Hongrois, et même, ce qui est encore plus important, qui était le bastion de la chrétienté de l'Occident contre les invasions turques et tartares... Aujourd'hui encore, quoique réduits, mais non abattus, nous travaillons sans relâche et pleins d'espoir dans l'avenir, sur le petit territoire qui nous est resté de notre grande patrie, pour que le centenaire de la capitale de notre pays soit fêté par toute la nation hongroise dans des circonstances bien plus favorables.



LA PETITE ENTENTE ET LES FORCES MILITAIRES DE LA HONGRIE.

PAR :
M. JEAN BECQUIERS.



PENDANT la grande guerre, la destruction du militarisme de l'Allemagne a été incessamment prêchée comme l'unique, ou au moins, le plus important but de la guerre. Actuellement, le désarmement des États centraux est un fait accompli. Parmi les vainqueurs, cependant, l'Amérique, l'Angleterre et l'Italie sont les seuls États qui ont réduit leurs armées à l'effectif d'avant-guerre. Mais, la France et la Petite Entente continuent toujours leur politique basée sur leur force militaire.

La Petite Entente, pour maintenir un pouvoir fondé sur une base absolument immorale, doit conclure à chaque instant de nouvelles conventions militaires.

Les données suivantes mettront en relief l'état actuel des forces militaires des différents pays.

L'armée hongroise, en vertu du Traité de Trianon, se compose de volontaires, au nombre de 35.000. Par contre, la Tchèque, d'après la loi de 1920, dispose de 43 catégories de recrues, c'est-à-dire de 2—3 millions de soldats ; la Yougoslavie, de 32 catégories donnant un effectif de 1'6 millions ; la Roumanie, enfin, possède 26 catégories représentant 2'5 millions d'hommes. La petite Entente, maintenant le principe du service obligatoire, dispose par conséquent d'une force militaire de 6'4 millions, ce qui est bien plus qu'une écrasante prépondérance vis-à-vis de la Hongrie, qui n'atteint ce chiffre formidable qu'en comptant tous ses habitants : hommes, femmes et enfants. Pour les temps de paix, l'effectif de l'armée tchèque est limité au nombre de 150.000, celle de la Yougoslavie à 40.000, et de la Roumanie à 210.000. Au mois de novembre 1918, la Tchécoslovaquie avait 70.000 hommes sous les armes, la Yougoslavie 60.000 et la Roumanie 27.000 ; aujourd'hui cependant, trois ans après la conclusion de la paix, leur force militaire s'est démesurément accrue,

Pendant que la Hongrie n'a que 7 bataillons, l'armée de Bohême est composée de 12 corps d'armée, 2 corps de cavalerie et 4 d'artillerie. L'armée yougoslave est composée de 16 corps d'infanterie, 2 de cavalerie et de 8 régiments d'artillerie

lourde. La Roumanie dispose de 14 corps d'infanterie, de 2 corps de chasseurs, 1 corps de chasseurs de montagnes, 3 bataillons de chasseurs, 2 bataillons de garde, enfin, de 7—7 corps du service sanitaire et de réserve. Les 3¹/₂ corps de l'armée hongroise forment, vis-à-vis des 59¹/₂ corps de la Petite Entente. l'insignifiante proportion de 1:17.

Quant à l'équipement, les 525 mitrailleuses de la Hongrie se voient en face de 3200 mitrailleuses en Bohême, 560 en Yougoslavie et 4.870 en Roumanie, ce qui signifie que la Tchécoslovaquie en a 6 fois, la Roumanie 9 fois autant que la Hongrie.

Quant aux canons, la Tchécoslovaquie en a 800, la Yougoslavie 722, la Roumanie 1822, la Hongrie cependant n'en possède que 105. La Tchécoslovaquie a donc huit fois autant que la Hongrie, la Yougoslavie sept fois, et la Roumanie 15 fois. L'armée hongroise est absolument dépouillée d'aéroplanes, la Tchécoslovaquie en a 800, la Yougoslavie 70, la Roumanie 80. Mais il convient de faire remarquer qu'après la réalisation du plan de 1922 des Tchèques, ceux-ci disposeront de 1400 aéroplanes. En prenant en considération le fait que Budapest n'est qu'à une distance de 15 minutes pour un aéronaute tchèque, la situation n'est pas très rassurante pour la Hongrie.

Il est tout naturel que lors d'une mobilisation, la disproportion des nombres respectifs ne serait que plus saillante.

En ce qui concerne le budget militaire, les 3682 millions de couronnes hongroises, ont en face d'elles: 3119 millions de socols, c'est-à-dire 230.806 millions de couronnes hongroises, 1127 millions de dinars du budget yougoslave, soit 28.475 millions de couronnes hongroises, enfin 2750 millions du lei du budget roumain, ce qui représente 30.000 millions de couronnes hongroises.

Il est inutile d'ajouter que l'énorme prépondérance de la force militaire de la Petite Entente est une éternelle menace, non seulement pour la Hongrie, mais pour l'Europe entière.



LA FUTURE GUERRE TCHÉCO-POLONAISE.

C'est sous ce titre qu'un article très remarquable vient d'être publié dernièrement dans un numéro du journal „Dzienik Poznanski“. Chacun qui n'est pas assez versé dans l'histoire des Tchèques pourra, moyennant cet article si instructif au point de vue historique, se faire une idée sur l'évolution historique de la question tchèque.

L'auteur du dit article nous prouve que, depuis les temps les plus reculés, jusqu'à nos jours, les Tchèques ont toujours payé avec la trahison, l'amitié des Polonais. Skirmunt s'est bien trompé en pensant qu'en échange de Teschen et pour avoir abandonné la Hongrie, la Pologne eût acquis l'amitié de la Bohême. C'est une supposition très peu fondée, car il faut noter que, 1^o les Tchèques n'observent jamais les Traités ; 2^o ils n'ont pas reconnu l'incorporation de la Galicie orientale à la Pologne ; 3^o qu'enfin la situation grave de leur pays les forcera bientôt à chercher des marchés en Russie.

Toutefois, il est vrai que l'incorporation de la Galicie orientale à la Pologne constitue un obstacle très grave à la politique tchèque, dont la base fondamentale est le désir ardent d'enlever cette province à la Pologne. Mais, le désir secret des Tchèques va même plus loin. C'est de partager entre l'Allemagne et la Russie les territoires polonais s'étendant jusqu'aux rivières Klica et Narva. Il voudraient s'emparer de Cracovie, Wieliek et Bochina, et de récompenser la Russie en lui donnant les territoires ruthènes arrachés à la Hongrie. C'est le moyen par lequel ils pourraient réaliser leur rêve de créer une frontière commune entre la Tchécoslovaquie et la Russie, des deux côtés des Carpathes. En même temps, on concluerait une alliance tchéco-allemande, afin de garantir pour toujours les Tchèques contre la revanche des Allemands, car, ces derniers, d'après le principe de récompensation des services rendus, n'hésiteraient pas à laisser participer la Bohême à l'exploitation de la Russie.

Les Tchèques n'ont besoin du Traité de Versailles que tant que l'alliance germano-russe ne sera pas établie. La Bohême, certes, n'attaquera jamais la Pologne, mais elle aura soin d'y envoyer pour son compte des bandes ruthènes dont elle se chargera de la direction. Elle ne se mettra en jeu qu'au moment où la question du butin et de sa distribution

sera à régler. Cette affaire sera à peine achevée qu'elle se souciera très peu de la France, ayant trouvé d'autres alliés qui la supporteront.

Les hommes politiques polonais de la droite estiment que la possession de la Galicie orientale est de la plus haute importance, mais ils ne voient pas que non seulement le sort de la Galicie orientale, mais aussi l'existence entière de leur État, dépendra du règlement de cette question. Au Sud, ils ont pour voisins les Thèques, toujours prêts à la trahison, et, par suite de la politique fédérative des Tchèques, la Galicie orientale sera inévitablement perdue pour la Pologne.

Pour contrecarrer les efforts des Tchèques, l'auteur de cet article recommande ce qui suit :

1. L'opinion publique française devrait être immédiatement renseignée sur les préparatives d'une future alliance tchéco-germano-russe qui devrait se baser sur les ruines de la Pologne. Tous les articles de la presse tchèque glorifiant d'une voix exaltée les bolchévistes menaçant la Pologne, sont à appliquer comme autant de témoignages de ces faits.

2. Il faut éctairer le danger que cette alliance tchéco-germano-russe implique, non seulement à l'égard de la France, mais aussi de l'Italie, car elle chercherait à pousser plus loin, vers l'Adriatique et menacerait de cette façon, les dernières acquisitions de l'Italie faites à l'occasion de la grande guerre. Une fois déjà, l'Italie a protesté énergiquement contre le corridor tchéco-serbe, maintenant, ce seraient les Tchèques qui chercheraient une expansion vers l'Adriatique. La clef de la situation est en Bohême.

3. Toute tentative de créer une frontière commune entre la Tchécoslovaquie et la Russie doit être contrecarrée. Le meilleur moyen d'y arriver serait de réduire la Bohême à ses anciennes limites, à savoir, la Bohême proprement dite et la Moravie. Le Nord de la Hongrie (Slovaquie) devrait en être détaché et transformé en monarchie, sous le règne éventuel d'un des membres de la dynastie italienne. Une semblable solution serait bien dans l'intérêt, non seulement de la France mais aussi de l'Italie et de la Pologne.



INFLUENCE FRANÇAISE EN HONGRIE D'IL Y A SEPT SIÈCLES.

PAR :
M. DÉSIRÉ PAIZS

(Suite.)



PAR suite des relations françaises du roi Béla III et de ses successeurs, l'Eglise hongroise obtint aussi des renforts considérables des confréries françaises venant de renaître.

Toute une série de cloîtres de Cisterciens (religieux de Cîteaux) furent fondés à cette époque en Hongrie, où vinrent s'établir des prêtres français, lesquels conservèrent pendant longtemps leur caractère français. Les Cisterciens français furent non seulement les pasteurs des âmes hongroises, mais aussi les cultivateurs du sol. Une grande étendue des terrains sauvages de leur nouvelle patrie fut ainsi conquise à la civilisation et au labeur, et même, dans certains terroirs de population plus arriérée, par leurs méthodes sages et modernes, ils y créèrent de véritables établissements agricoles modèles. Ils deviennent les propagateurs de l'amélioration des fruits et de la culture potagère, ainsi que des méthodes plus exactes de l'élevage des animaux domestiques. En dehors de ces occupations, ils s'occupent encore de toutes professions, et chacun des cloîtres prépare lui-même tous les articles dont il a besoin. Les Cisterciens s'occupent même du commerce et visitent personnellement les foires du pays. Leur arrivée en Hongrie est donc un moment important de l'histoire culturelle hongroise, non seulement du point de vue de la religion, mais aussi en ce qui concerne l'économie du pays entier.

Environ à la même époque, l'ordre des Prémontrés, ainsi que les ordres militaires et religieux des Chevaliers du Temple (Templiers) et de Saint-Jean, deviennent aussi les facteurs de transmission de l'influence française en Hongrie.

Les cours de l'Europe entière, et parmi elles la cour royale hongroise aussi, possédaient alors toutes des aumoniers français, de même qu'à l'époque de la seconde renaissance des coutumes françaises, dans les XVII^e et XVIII^e siècles, aucune cour seigneuriale ne pouvait se passer d'abbé français. Lors de sa campagne en Terre Sainte, notre roi André II enmena dans sa suite deux frères Cisterciens. Les prêtres français, en leur qualité de favoris de la cour, parvenaient souvent à de hautes dignités ecclésiastiques. Sous André II, par exemple, nous trouvons quatre membres français de l'épiscopat hongrois. Sous le roi Béla III., par suite de l'influence occidentale, la vie juridique hongroise avait pris un essor remarquable. Afin de satisfaire à ses besoins, le souverain employa, d'une façon plus intense et sous une forme plus développée, le système des diplômes. C'est aussi dans l'intérêt de cette innovation qu'il créa, sur le modèle français, la Chancellerie Royale. Les employés de cette chancellerie étaient, chez nous aussi bien que dans les autres pays, des aumoniers de la cour. Ces derniers avaient presque tous été formés à l'Université de Paris, dont la „*facultas artium*“ enseignait surtout la science des archives et diplômes, et a formé, en son temps, d'excellents notaires. Les résultats des études faites à Paris, fut que les diplômes et documents provenant de l'époque de Béla III et de ses successeurs démontrent un rapport très resserré avec les français de la même époque, tant en ce qui concerne l'exécution, que les formes et le style. C'est aussi à ces relations que nous devons le fait que, depuis le début du XII^e jusqu'à la moitié du XIII^e siècle, l'orthographe hongroise était sous l'influence française. En effet, à cette époque, nous trouvons dans notre langue, plusieurs signes français de prononciation, comme par exemple : *ch* pour *cs*.

En dehors des charges d'aumoniers de la cour et de notaires royaux, les élèves de l'Université de Paris occupaient encore d'autres fonctions et dignités importantes. Ils étaient chargés par exemple d'importantes missions diplomatiques, et devenaient généralement de hauts personnages ecclésiastiques. C'est parmi les étudiants de Paris, que notre roi Béla III choisit le précepteur de son fils André.

C'est aussi à ce séjour à Paris des prêtres hongrois que nous devons le mot de *Paris* (en Hongrois *Párizs*) ainsi que le mot *mester* (maître), provenant du français *mestr*, dérivant de l'expression latine *magister*, qui désignait alors un degré universitaire.

C'est encore à l'Université de Paris que nous sommes redevables de la création de l'oeuvre capitale de l'histoire hongroise. Car c'est dans cette académie qu'acquiesça son savoir, si élevé pour son temps, le notaire anonyme du roi Béla, chroniqueur signalé de l'époque de la conquête de notre patrie. Parmi les matières enseignées à l'Université de Paris, figuraient „l'Histoire de Troie“ attribuée à Darès le Phrygien, et „l'Histoire d'Alexandre le Grand“, mentionnées dans la préface de l'oeuvre de notre Anonyme, comme modèles des histoires des faits des héros conquérants. Au XIII^e siècle, l'Histoire de Troie était, du reste, une lecture très goûtée en Hongrie. C'est de là que nos seigneurs de l'époque ont puisé les noms de baptême, par exemple : *Achille* (*Achilleus*), dont les formes hongroises *Ehelleüs*, ou *Ehellös*, *Priamos*, *Hector*, *Paris*, etc . . .

(À suivre.)



LA SITUATION DES MINORITÉS ETHNIQUES EN MACÉDOINE.

PAR:
N. TOMALEWSKY.

Les traités qui devaient, après une longue guerre, apporter une paix durable et reconstruire la carte de l'Europe sur la base des principes de la nationalité et du libre arbitre des nations, principes sollemnellement proclamés par les vainqueurs, créèrent et sanctionnèrent au contraire une situation diamétralement opposée à ces principes. De grandes masses nationales furent arrachées à certains pays pour être annexées à d'autres qui leur sont étrangers, et par la langue, et par la culture. Non seulement des parties vivantes de l'organisme national furent arrachées, mais des pays entiers qui avaient lutté de dizaines d'années pour leur liberté politique et culturelle, versant généreusement le sang de leurs meilleurs fils, furent divisés et partagés en butin.

La Macédoine est un de ces pays qui essaya l'injustice la plus cruelle. A l'égard de ce pays qui, depuis le Congrès de Berlin, mène une lutte incessante pour son autonomie; à l'égard de ce pays, qui fut la cause des guerres balkaniques, fut sanctionnée la situation créée par le fatal traité de Bucarest du 10 août 1913, — son partage et asservissement par les Serbes et les Grecs. Les Serbes, qui n'existent pas en Macédoine, et les Grecs (228.702 en tout) s'imposèrent et partagèrent entre eux le pays habité par: 499.204 Turcs, 1,181.356 Bulgares, 128.711 Albanais, 80.767 Roumains, 67.840 Juifs (Statistique de 1900).

Les vainqueurs étaient arrogants à Bucarest, et dictèrent la paix en refusant toute liberté de langue, de religion, d'écoles, pour la population non serbe et grecque. Ils entreprirent de suite une honteuse inquisition physique et morale, qui d'un coup chassa du pays natal tous les citoyens instruits. Ils anéantirent une riche culture nationale, acquise au prix de longues luttes acharnées, menées contre la juridiction spirituelle grecque et les propagandes armées grecque et serbe. Considérons le cas bulgare: En 1911—12 l'Exarchat, l'autorité spirituelle des Bulgares en Turquie, avait sous son administration:

1. 13 lycées avec 148 professeurs et 2191 élèves; 87 progymnases avec 238 instituteurs et 4309 élèves; 1273 écoles

primaires avec 1880 maîtres d'école et 72.554 élèves. Ou au total 1373 établissements scolaires avec 2266 instituteurs et 78.854 élèves. Dans ces chiffres ne sont pas comprises les écoles bulgares catholiques qui dépassaient le nombre de 200. Que toute ceci n'était pas l'oeuvre d'une propagande, provenant de la Bulgarie, il ressort du fait qu'en 1909, sur 1755 instituteurs, 15 seulement étaient originaires de la Bulgarie et 4 étrangers, tous les autres étaient des Bulgares de la Macédoine.

2. En 1909 les Bulgares avaient 7 prélats, 1310 prêtres, 1331 églises, 294 chapelles et 273 monastères.

3. Des écoles du soir pour les illettrés, plusieurs riches bibliothèques, salles de lecture, quelques imprimeries (deux à Salonique seulement), des journaux et revues: „Vesti“, „Konstitutziona Zaria“, „Narodna Volia“, „Edinstvo“, „Otétchéstvo“, „Rodina“, „Pravo“, „Svétlina“, „Istina“, „Outchitelski Glas“, „Rabotnik“, „Rabotnitcheska Iskra“, „Béломoretz“, „Bulgarin“, „Koultourno Edinstvo“, „Iskra“, etc.

De toute cette grande culture bulgare, qui était l'avant-garde du progrès dans les Balkans, il ne reste rien aujourd'hui. Elle fut anéantie avec une haine sauvage et d'un seul coup, — un attentat non seulement contre la nationalité bulgare, mais contre le progrès même. Toute la Macédoine fut décapitée au point de vue intellectuel et moral.

Par la volonté de la Victoire, la Macédoine, après la grande guerre aussi, est restée divisée et subjuguée. Elle n'a même pas été entendue!

Les droits des „minorités“, nationales promulgués par les traités qui devaient garantir la liberté de langue, de conscience et autres, aux éléments non grecs et serbes, restaient l'unique espoir du peuple macédonien.

Cependant les Serbes et les Grecs n'ont jusqu'à ce jour appliqué aucun de ses droits; au contraire ils renforcent la terreur. Le régime en Macédoine donne lieu à beaucoup de mécontentements et beaucoup d'actes désespérés; d'après la conviction unanime de la presse serbe et grecque. ce pays aujourd'hui est le „Royaume de ténèbres“ et „l'Afrique Centrale“. Non seulement qu'il n'y a pas de liberté culturelle, mais un régime odieux d'assassinats, de pillages, de viols. de déportations, y sévit. D'après les rares nouvelles qui nous parviennent de temps à autre. du mois de décembre 1920 au mois de mai 1921, — 115 bâtiments y ont été détruits; la population de 53 villages est en masse terrorisée: arrestations en masse dans 50 villages: 1428 arrestations de différentes personnes: 675 personnes cruellement bastonnées, 34 femmes

violées; 21 personnes, tuées sans sentence, 13 succombèrent aux coups; 2 tentatives d'assassinats, 11 disparues. Que se passe-t-il dans l'intérieur du pays? Que font-ils: armée, fonctionnaires corrompus, huissiers même? On peut en juger par ce que la presse serbe et grecque elle-même écrit. La voie légale pour le progrès, la voie pour une lutte légale pour les droits politiques et nationaux est absolument barrée aux Macédoniens. Une main criminelle les pousse vers la conspiration, vers l'insurrection. Les diplomates, la Société des Nations même, qui est le garant pour l'exécution des traités, restent des témoins muets devant les excès.

C'a été une erreur fatale que la S. des N. ait rejeté le point essentiel des propositions du prof. Murray, qui visait la garantie des droits nationaux des minorités — c'est-à-dire la pacification du monde et spécialement des Balkans.

La S. des N. assombrit la foi des asservis dans la possibilité d'une lutte légale et porte par la même le coup sur son propre dos.

Si l'on continue dans la même voie, si l'on tue complètement la foi, on a pleine raison de croire que les bases de la paix seront ébranlées et qu'une ère de nouvelles guerres va s'ouvrir.

Tous les amis de la paix et de la culture ont le souci du lendemain, mais les plus graves soucis du sort des sociétés humaines reviennent à ceux qui ont voué leur vie à l'étude de ces sociétés — aux sociologues dont une partie s'est réunie ici en congrès. Appréciant la nationalité comme base essentielle de la société humaine, taxant comme cher le sentiment national ainsi que la culture nationale qui sont des éléments essentiels du progrès général humain, ces hommes écrivains pourront le mieux comprendre la servitude physique et morale du peuple macédonien et le crime commis à son égard par les gouvernements serbe et grec, — étrangers à ce pays.





LA difficile situation politique et économique de la Hongrie mutilée pèse lourdement sur les Magyars qui supportent avec une parfaite résignation les très dures conséquences¹ du Traité de Trianon.

Leur glorieux passé millénaire, le fait qu'ils ont versé tant de sang pour la noble défense de la civilisation occidentale et qu'ils ont été un si précieux garde-digue contre les invasions asiatiques, ont été méconnue par les inspireurs du Traité. Lentement commence à se répandre à l'étranger la vérité de l'erreur diplomatique que M. Charles Tisseyre, Député de Saône-et-Loire, démontre si franchement dans son livre sur la Hongrie.¹

Tout récemment, une autre personnalité de tout premier plan, M. le sénateur G. Reynald, Secrétaire de la Commission des Affaires Extérieures et Délégué de la France à la S. D. N., s'occupe dans un article² de la renaissance de la Hongrie; il y dit notamment:

„Il existe chez les Magyars des qualités de culture et de race qui donnent un charme réel à leur commerce et à leur entretien. Je l'ai éprouvé lorsque, chargé de rapporter devant le Sénat le traité de Trianon, je me suis trouvé en rapport avec plusieurs d'entre eux“.

Ayant traité de la périlleuse situation de la Hongrie, M. le sénateur Reynald termine son article ainsi:

„Il faut donc quelque loisir à résoudre le problème. Les Puissances victorieuses doivent le reconnaître; puisqu'il y a eu dans leurs décisions des erreurs et des imprévisions, le mieux pour elles est d'en faire l'aveu et de tâcher à en corriger les effets. Le paiement des réparations est donc à l'heure actuelle chose impossible. S'il est des débiteurs réfractaires comme l'Allemagne dont l'attitude appelle des sanctions, ils en est d'autres qui ont droit à la patience du créancier. La Hongrie est de ceux-là. J'ai parlé des sympa-

¹ Ch. Tisseyre, député: „Une erreur diplomatique“. Avec préface de M. de Monzie, sénateur. Editeur: Mercur, Paris.

² Article dans la „Correspondance Universelle“ du 24. avril 1923.

thies que la Hongrie compte en France. La France en compte également en Hongrie. Ce ne sont pas des éléments négligeables à la renaissance de l'ordre en Europe."

Dans le douloureux état où les plongent les terribles blessures provenant du Traité, les Magyars à l'âme tendue cherchent et trouvent un reconfort précieux dans la profonde contemplation de leurs grands hommes, dans l'appréciation de leurs paroles et pensées. Se souvenant de leur noble passé, le regard dressé vers ces illustres hommes, tels que Petőfi, Kossuth, Madách, Jókai, etc. etc., ils se consolent par la conviction que la supériorité intellectuelle de la race magyare les met indéniablement au premier rang des peuples de l'Orient.

L'année 1923 est riche en centaines d'hommes célèbres hongrois. Celui du plus grand poète lyrique magyar, Alexandre Petőfi, ainsi que celui d'Eméric Madách, l'un des plus grands poètes philosophes de l'univers, l'auteur de la „Tragédie de l'Homme," ont déjà été fêtés par la Hongrie et le monde littéraire entier; une célébration particulièrement solennelle a eu lieu pour Petőfi à la Sorbonne. La ville de Budapest vient de fêter le centième anniversaire de la naissance d'un autre homme illustre, celui du comte Jules Andrassy qui fut le premier président du Conseil hongrois après la réorganisation du pays sur la base dualiste.

Andrassy fit de sérieuses études à Paris et entra à l'âge de 21 ans dans la vie publique. Ses dons exceptionnels attirèrent l'attention d'Etienne Széchenyi qui encouragea le jeune comte par cette prédiction: „Tu pourras conquérir la position que tu voudras." A l'âge de 25 ans, Andrassy fut déjà préfet du comitat Zemplén et prit part comme tel à la diète mémorable de 1848. Lors de l'invasion des Croates en Hongrie, il organisa la garde nationale de son comitat, à la tête de laquelle il participa aux batailles de Pákozd et de Schwechat. Il fit sa première mission diplomatique en se rendant à Constantinople pour obtenir, pour les soldats hongrois réfugiés sur le territoire turc, le même traitement bienveillant que la Haute Porte avait accordé aux réfugiés des autres nations. Lors de la catastrophe de Világos, il se trouva encore dans la capitale ottomane; il la quitta et suivit les émigrés hongrois, vivant à Paris et à Londres. Entre temps, la cour martiale de Oest le condamna à la pendaison.

Andrassy ne fut pas inactif pendant les années de son exil dont il passa le plus de temps à Paris. Il y étendit le cercle de ses connaissances politiques, observa le cours des affaires internationales et resta en relations avec tous ceux qui pouvaient l'informer authentiquement sur l'état de choses

de la monarchie. Il devint bientôt le favori des Tuileries et des premiers cercles du royaume. L'influence française ne le quitta plus et c'est pourquoi il ne cessa jamais — comme président du Conseil hongrois, puis comme ministre des Affaires Étrangères de la double monarchie — d'être l'avocat des intérêts français. En 1858 seulement il rentra dans sa patrie où il déploya dès le commencement de son retour une grande activité dans la société et dans la vie des comitats. Il avait, comme Deák, la conviction que, seule, la réconciliation entre la dynastie et les Hongrois pourrait servir aux intérêts réciproques. Comme membre de la Diète il mit tout en oeuvre pour arriver à un accord avec l'Autriche. En 1865 il fut nommé président du Comité délégué à préparer ce compromis. Il revendiqua en premier lieu le rétablissement de la vie constitutionnelle et la nomination d'un ministère responsable. Le 17 février 1867, le compromis fut accepté et le roi nomma Andrassy président du Conseil hongrois.

En cette qualité il eut à résoudre de fort difficiles problèmes et il y réussit parfaitement. A *l'intérieur*, il arriva à la convention avec les Croates, il effectua la réorganisation de la défense nationale et la création de l'armée Honvéd. La dissolution des dangereux Confins militaires fut une oeuvre particulièrement importante; car, les chefs militaires à Vienne comptaient former avec les troupes de ces Confins — peuplés de Croates, Serbes et Valaques — la base des opérations destinées à détruire le dualisme et à démolir l'Etat hongrois. Dans *la politique extérieure*, il dut déployer toute son influence contre les menées en vue d'une revanche pour Sadowa, car les grands seigneurs de la Cour de Vienne et ses chefs militaires rêvaient de reconquérir la position dont l'Autriche avait joui en Allemagne. Lorsque ces messieurs, à propos de la guerre franco-allemande, croyaient que le moment d'une revanche était venu, il se déclara énergiquement pour la neutralité; les événements n'avaient pas manqué de lui donner raison. Après la chute du cabinet autrichien Hohenwarth et l'abandon de Beust de son poste de chancelier, Andrassy lui succéda en ne s'appelant plus chancelier, mais ministre commun des Affaires Étrangères. L'Autriche-Hongrie était à ce moment-là presque complètement isolée. Les rapports avec la Russie étaient particulièrement tendus; mais Andrassy arriva à convaincre le Prince Gortchakoff que la double monarchie ne nourrissait pas de sentiments hostiles à l'égard de la Russie, avec laquelle elle voulait vivre en paix. L'Allemagne, conformément à la politique de Bismark, s'efforça de se prémunir contre la revanche des Français en cherchant une

alliance avec la Russie. Andrásy entra également dans cette combinaison de „l'alliance des trois empereurs,” mais, il le fit pour la seule raison d'exercer un contrôle et de pouvoir se mettre en garde contre une trop grande expansion de cette alliance. Dans son but final, dans l'alliance étroite allemande-austro-hongroise, il ne vit autre chose que le meilleur moyen de soutenir la paix contre le danger russe.

L'apogée de son art diplomatique s'était montré lors de la guerre russo-turque où il montra sa supériorité d'homme fort en amenant les grandes Puissances au Congrès de Berlin, en défiant la paix de San Stefano et en réglant pour ainsi dire une part de la succession de l'empire turque. C'est lors de ce congrès que, proposé par le président du Conseil anglais, Beaconsfield, l'Autriche-Hongrie reçut le mandat d'occuper la Bosnie-Herzégovine, mandat que le comte Andrásy considéra comme une mission civilisatrice. Dans l'occupation, il vit un moyen préventif contre les menées panslavistes de la Russie, de la Serbie et du Monténégro.

Andrásy ne cessa jamais de manifester une bienveillance continuelle vis-à-vis des peuples chrétiens des Balkans. C'est sur son initiative que l'Autriche-Hongrie, comme première puissance, conclut un traité commercial avec la Roumanie qui était alors encore sous la souveraineté turque. Ce fut grâce à sa politique qu'il parvint à arrêter la marche des Bulgares à Pirot. Le maintien de la paix européenne lui fut un devoir sacré. Un de ses succès diplomatiques des plus importants consiste en ce qu'il réussit à maintenir toujours une parfaite égalité entre la Hongrie et l'Autriche et à préserver la double monarchie de cet état dépendance où elle était tombée plus tard vis-à-vis de l'Allemagne, par suite de l'incapacité de ses successeurs.

Le comte Jules Andrásy mourut le 18 février 1880 à Volosca. La manque de son éthique politique de paix et l'absence presque totale de l'influence hongroise à Vienne au mois de Juillet 1914 furent un désastre non pas seulement pour la Hongrie, mais pour l'Europe entière.



MÉMOIRE DU GOUVERNEMENT HONGROIS À LA COMMISSION DES RÉPARATIONS RELATIF À L'EXÉCUTION DE L'ARTICLE 181 DU TRAITÉ DE TRIANON.

TRANSMIS AU PRÉSIDENT
DE LA COMMISSION DES RÉPARATIONS
PAR M. LE DR. OSCAR DE CHARMANT,
DÉLÉGUÉ SPÉCIAL DU GOUVERNEMENT
HONGROIS EN DATE DU 25 MARS 1922.

(EXTRAIT.)

CHAPITRE III.

Relevé des dommages. Demandes du Gouvernement Hongrois.

Le total des réclamations que le Gouvernement hongrois, afin d'obtenir le remboursement des dommages causés par l'invasion roumaine, a soumises à la Commission spéciale de Budapest créée par la décision du Conseil Suprême en date du 14 Octobre 1919 en vue de relever les dommages causées à la Hongrie par l'invasion de l'armée roumaine, s'élève à la somme de 23.271,883.683 couronnes hongroises, évaluation faite sur la base des valeurs du 15 août 1919, à laquelle doivent s'ajouter : 94.500 francs français, 16.528 francs suisses, 12.432 livres italiennes, 51,236 marks allemands, 2,482.978 lei roumains et 75.322 couronnes tchèques.

A la somme additionnelle de 1.038,736.026 couronnes 5.910 couronnes tchèques, 251 livres sterling, résultat de ces deux réclamations supplémentaires, il convient encore d'ajouter les frais des travaux de la Commission spéciale, qui, du mois de janvier 1920 jusqu'à décembre 1920 jusqu'à décembre 1921, s'élevaient à 10,488.524 couronnes et 39.645 dollars.

Ainsi, la totalité des réclamations se présente actuellement comme suit :

Valeur en couronnes hongroises, 15 août 1919		24.321,118.233
„ „ francs français	„	94.500
„ „ francs suisses	„	16.528
„ „ livres sterling	„	251
„ „ dollars	„	39.645
„ „ liras italiennes	„	51,212.422
„ „ marks allemands	„	51,236.123
„ „ lei roumains	„	2,482.978
„ „ couronnes tchèques	„	81.642

De son côté, la Roumanie fait valoir les versements sporadiques effectués de temps en temps en échanges des biens réquisitionnés, et qui se montent au total de 178,574.905 couronnes hongroises.



AMITIÉS TCHÉCO-SLOVAQUES.



IL y a très peu de régions au monde qui soient si bigarrées que l'est aujourd'hui la Tchécoslovaquie. Tchèques, Slovaques, Hongrois et Allemands tourbillonnent en une cohue impénétrable dans toutes les couches de la vie politique, économique et sociale. Des sentiments et des tendances en fermentation cherchent à se placer, et les composants politiques et économiques se joignent en une résultante commune qui se dirige vers la Hongrie intégrale. Les Slovaques, les Hongrois et les Allemands luttent côte-à-côte contre les Tchèques, dont la politique de violence, tant en matière économique que culturelle, contraint à la défense la population *indigène*.

Le journal de M. *Juriga*, le *Slovenské Ludové Noviny*, tax les Tchèques de bande d'infamés et de parasites; il est vrai, par contre, que l'amitié fraternelle des Tchèques pour les Slovaques ne les empêche pas de déclarer que ces derniers sont absolument sans culture et inaptes à remplir des positions publiques où des initiatives sont à prendre. Les Tchèques tirent aussi la conséquence de cette opinion et s'efforcent à évincer les Slovaques et les Hongrois des hautes fonctions publiques. Les quelques Slovaques qu'on a encore laissés en fonctions sont sujets à des examens minutieux, à des contrôles sans fins, afin que, „leur inaptitude constatée“, leurs positions puissent être accaparées par des Tchèques. Les anciens officiers ont été dégradés, le capitaine de husards, Mednyánszky, ayant reçu une telle décision, y répondit que personne n'a le droit de lui ôter son rang, sauf celui qui le lui a accordé. Les Tchèques eux-mêmes n'ont pas beaucoup de confiance en leur armée.

D'après un des députés légionnaires, l'armée contient beaucoup d'éléments peu sûrs, de sorte qu'il conviendrait de soumettre à une révision les officiers ayant appartenu autrefois à une milice étrangère, et qui sont mécontents et n'ont aucune envie de se sacrifier pour la République Tchécoslovaque. L'avancement des officiers non-légionnaires est très lent, tandis que les légionnaires parcourent sous peu de temps des carrières admirables.

Le commandant du corps d'armée de Kassa est un général de 26 à 28 ans environ qui, auparavant, était sergent-major chez les musiciens.

Mais, si l'armée manque d'esprit guerrier, celui-ci ne fait pas défaut aux assemblées populaires. Un de ces dimanches, les Slovaques ont battu les partisans du parti agraire gouvernemental qui ont troublé le discours de M. Hlinka, et si bien battu qu'il y avait 5 personnes gravement blessées. Il y a quelque temps, à Besztercebánya, il y avait même des morts.

Le socialisme chrétien se renforce.

Les Tchèques voudraient exterminer tout ce qui a trait aux Hongrois et, par conséquent, déploient aussi une grande activité contre le catholicisme. Cette activité semble pourtant être actuellement en défaillance et l'Église sort victorieuse de cette campagne. Le parti socialiste-chrétien devient lui-même de plus en plus fort. Par contre, le parti communiste s'affaiblit en conséquence du chômage, et une partie de ses membres, reconnaissant l'inutilité de courir après les fantasmagories rouges, — s'empresse de se joindre aux socialistes-chrétiens. Quelques grandes usines n'ont que des ouvriers socialistes-chrétiens. Le parti travaille d'accord avec le parti populaire de Hlinka, en ce qui concerne l'exigence de l'autonomie.

Les instituteurs sont très bien payés, mais leur préparation est très négligée. Une de mes connaissances m'a raconté dernièrement qu'en rencontrant *son ancienne couturière* devant l'école, lui demanda ce qu'elle faisait. „J'ai suivi — répondit „Antchourka“, — le cours préparatoire de trois mois, et maintenant, je suis institutrice à l'école primaire.“ Mais, par contre,

les artisans et les employés slavaques rencontrent partout des obstacles les entravant dans le progrès ou l'avancement.

Mais, ce n'est pas seulement de cette manière que les Hongrois et les Slovaques ont à subir des vexations. Ils sont blessés à chaque instant tant en matière de langue qu'en matière de liberté individuelle. Les ouvriers slovaques de Zólyombrezó furent contraints à parler le slovaque, mais ils ont préféré payer les amendes de 15 sokols que de parler leur propre langue sur commandement supérieur. *Toute la population parle le hongrois, et elle est taès accueillante pour tous les journaux et livres hongrois.*

Persécution des ingénieurs hongrois.

Nous donnons dans ce qui suit un tableau très caractéristique des persécutions consécutives des Hongrois par les autorités tchèques. La Zsivno Bank de Prague avait résilié le crédit de 240 millions des Etablissements métallurgiques de Wittkowitz. L'entreprise ayant demandé un délai, on le lui promit, mais à condition que l'entreprise révoquât tous les ingénieurs hongrois et allemands qui étaient à son service. La direction des usines mentionna le fait au groupe Rotschild de Vienne, lequel à son tour, le signala au même groupe de Paris. Le résultat fut que ce groupe accorda non seulement les 240 millions nécessaires, mais qu'il jeta aussi sur le marché la somme de 400 millions de couronnes tchèques.

Toutes ces vexations et persécutions de la part du „zsupan“ ont pour but de réduire la proportion des minorités au-dessus de 20%, de manière que celles-ci n'aient droit ni à des écoles à langue d'enseignement nationale, ni le droit d'utiliser leur langue dans la juridiction.

A tous ces désagréments, vient encore s'ajouter la crise économique qui assume les proportions d'une catastrophe. Les commerçants, les industriels, les ouvriers, les propriétaires ruraux souffrent également de cette crise. Ces derniers mois, un grand nombre de commerçants sont devenus insolubles et généralement la quote-part d'arrangement à l'amiable offerte ne dépasse pas les 30%.

Les fabriques sont arrêtées; les hauts-fourneaux ne travaillent plus; ce n'est que dans les coeurs que le désespoir ne se lasse pas. Pendant un certain temps, la classe des fonctionnaires fut favorisée par des avancements rapides et des traitements avantageux, mais, à présent, la loi ayant réglementé leurs statuts et réduit leurs traitements, elle les force même à payer les impôts arriérés. La violence déployée en général pour le recouvrement des impôts, frappe surtout les agriculteurs, car, étant donné que les impôts ont été fixés alors que tous les prix étaient très élevés, ce n'est que maintenant, où tous les prix ont énormément baissé et où la stagnation économique est complète, que l'on opère au recouvrement des impôts avec une violence sans égale.



LES DIRECTIONS DE LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE LA HONGRIE.

PAR:
ALEXANDRE PETŐ.

(Suite.)

Renaissance nationale et politique extérieure.

Il n'y a que l'esprit trempé de projets de réforme des années d'après 1840 qui s'occupe à chercher à la nation hongroise de nouvelles possibilités de politique extérieure, et s'efforce à se frayer passage à travers la ceinture de fer de la Sainte Alliance. Széchényi adapte les impulsions venant de l'Occident, mais les efforts que produisent les puissances occidentales dans le but de la renaissance politique de la Hongrie et de l'élargissement de sa dépendance de l'Autriche, étaient idéologiques et éthiques, et non une vérité effective. C'est en partant du problème des nationalités de l'Etat hongrois, que Wesselényi publia son célèbre „Appel“ (Szózat), et il était convaincu que non seulement la politique démocratique est le point d'Archimède des questions de nationalités, mais qu'une de ses conditions irréfutables est la mobilisation du grand peuple slave contre l'Autriche. Il croyait que le peuple hongrois sera envahi par les flots du panslavisme, s'il ne cherche pas des points de contact entre la nation hongroise et le développement de l'idée des panslavistes. Mais l'instinct des Habsbourgs a aussi promptement reconnu que la question slave est la partie la plus facilement accessible de la Monarchie. Vers 1840, l'irrédente ne jouissait pas seulement de l'encouragement silencieux de la Russie, mais il possédait aussi la bienveillance de Vienne. Ainsi, *le solidarisme slave* qui, dans le système de Wesselényi, aurait été l'axe qui devait soustraire la Hongrie de sa dépendance constitutionnelle, *est devenu le terrain d'arrière de la réaction, et la Croatie devint la Vendée qui se présentait comme instrument contre-révolutionnaire envers la Hongrie.* Le système austro-allemand tendit donc la main, au-dessus de nous, aux représentants des aspirations slaves, *ce qui eut pour résultat, une guerre, acharnée contre nous, lors de la guerre d'indépendance de 1848—49.* Il n'est pas exclu que certaine responsabilité retombe aussi de ce fait sur la politique polonophile extrémiste de Louis Kossuth.

L'indépendance des petites nations slaves dans la politique de Kossuth et d'Andrássy.

Entre les différents projets de sa vie d'émigré, Kossuth eut le temps de penser à sa politique de slavisme et corriger

quelque peu sa grande omission de 1849. La confédération danubienne est sans aucun doute, la construction d'une politique „kurucz“ consciencieusement et logiquement réfléchie, qui entrevoyait naturellement la révision radicale de la question des nationalités dans l'intérieur de nos frontières. Ce projet, dont le développement détaillé était le fruit du génie étonnant et laborieux de Kossuth, mais aussi de l'esprit politique qui s'était déjà très éloigné de l'esprit national hongrois. A cette époque, vers les années 1860 et suivantes, après les expériences pleines d'amers souvenirs de 1848, cela paraissait quelque peu chimérique, et même ses partisans les plus fidèles, ont cru devoir renier leur maître. Les noms de Deák, respectivement d'Andrássy et de Kossuth, ne signifiaient donc pas seulement des principes fondamentaux de droit public bien différents l'un de l'autre mais aussi des points de vue tout contraires en matière de politique extérieure.

Après 1867, l'éclat de la couronne hongroise, la tradition, son de passé historique, firent renaître l'impérialisme oriental des Habsbourgs. Il était évident, que l'Orient ne saurait être pris en possession que par les rois de Hongrie, de même que ces souverains n'ont accru leur puissance en Occident qu'en leur qualité d'empereurs romains. Ce fut le même discernement du devoir historique qui se fit entendre dans l'esprit d'Andrássy aîné, qui, autrefois, lors de la question de la suprématie des Balkans, avait forcé à combattre les Árpád contre les aspirations byzantines, les Anjou contre les prétentions panserbes de Dusan, et les Hunyadi contre les ambitions turques. *L'individualité des petits états des Balkans était l'idée commune que l'émigré Kossuth et le Ministre des Affaires Étrangères Andrássy, évidemment chacun dans un cadre différent, voulaient opposer à l'idée du panslavisme, lancée à la conquête du monde.* Les Russes s'imaginaient que la politique antirusse de l'excellent diplomate hongrois avait sa source dans l'idée de la revanche de Világos. Il y avait peu de personnes qui ont compris qu'Andrássy n'est pas l'ennemi mortel de l'empire russe, mais *du panslavisme seulement, et que la campagne diplomatique qu'il venait d'entreprendre, était dirigée contre Ignatief et non contre Gortschakov.* Il ressort même des papiers de Kossuth, que la confédération danubienne, projetée sous la direction de la Hongrie, *ne se tournait pas contre la Russie directement, mais contre l'idée du panslavisme, et qu'elle avait pour but de former, avec l'aide des représentants des États des Balkans, une ligne de défense contre les flots de l'illirisme et le fédéralisme slave.* L'idée fondamentale d'Andrássy a fait de la monarchie dualiste une grande puissance relativement conser-

vative dans les Balkans, correspondant environ à la nature des forces intérieures du dualisme. Sous le gouvernement de ses successeurs, incapables et impuissants, cette conception s'est dégénérée en une copie inconsciente de ce culte qui préférerait la lettre à l'esprit, et finit par conduire à son effondrement la monarchie dualiste.

Pendant que les roues de la politique extérieure de la vie nationale hongroise continuent à fonctionner machinalement dans le système austro-allemand, et au milieu des rigidités des dogmes de la politique intérieure, vers 1880, apparut enfin un Hongrois qui avait une autre opinion des affaires. Cet homme était Gabriel Ugron. Ce n'est pas la triple-alliance qu'il reniait. Son apparition fut une protestation contre l'abandon de la politique extérieure ayant en vue les intérêts hongrois, et il déclara qu'il s'opposait à ce qu'on attache définitivement et complètement le vaisseau de la nation hongroise, comme une simple péniche, à la politique mondiale allemande, semant des rivalités et des jalousies universelles dans le monde entier. Il essaya de revenir au milieu diplomatiques de notre ancienne politique d'indépendance, rechercha des moyens d'aplanir les difficultés qui se dressaient devant notre rapprochement des états occidentaux, mais ses discours prononcés devant les délégations parlementaires furent aussi incompris dans son parti, que dans le désert d'insensibilité en politique extérieure où se trouvait alors l'opinion publique hongroise.

Des faits précédents, il résulte donc très clairement, que les différents hommes d'État et souverains qui, selon les transformations de l'Europe et les exigences passagères des intérêts hongrois, ont dirigé ou voulu diriger la politique extérieure de la Hongrie, malgré les vacillations et les controverses, n'avaient toujours qu'un seul but : *assurer l'existence de la nation hongroise et sauver son indépendance de tout intérêt étranger.* L'histoire ne donne pas d'autre tâche à la nouvelle politique hongroise que d'enchaîner les devoirs momentanés à résoudre aux facteurs vitaux réglant l'existence et la situation de la nation hongroise. Cette politique connaît peut-être les observations et la temporisation nécessaires à l'accumulation des forces et la maturité des situations diplomatiques, mais, — et pour faire expressément appel à des politiciens transylvains, — Michel Teleky créa une ligue et fit décapiter tous les hommes d'État transylvains qui persistaient dans l'idée que la Transylvanie peut exister de soi-même, qu'elle n'a rien à voir aux problèmes des autres parties de la Hongrie, et qu'il ne saurait jamais être permis de risquer les forces du pays montagneux (Transylvanie) pour les intérêts de l'unité de la nation hongroise.

(À suivre.)

EXHORTATION SUPRÊME.

MICHEL VÖRÖSMARTY,
NÉ À NYÉK, EN 1800,
MORT EN 1855.

*Aime ta patrie ô Magyar
d'un amour jaloux, beau.
Berceau d'abord, tombeau plus tard,
qui t'élève et te clôt.
Ce vaste monde ailleurs, dehors
pour toi n'a pas de place . . .
Sois béni, sois frappé du Sort :
y vit, y meurt ta race !*

*C'est bien là, le sol arrosé
du sang pur de nos pères,
où sur leurs cendres déposées
veille un long millénair*.
C'est bien ici où les armées
d'Árpád luttèrent braves . . .
Hunyade aux combats acharnés
affranchit les esclaves !*

*Liberté! oh ici flottèrent
tes drapeaux, de sang rouges . . .
Pour Toi, nos vaillants tils tombèrent
dans des luttes farouches.
Bien que nous fûmes entamés
par la malchance extrême :
réduits, si, mais jamais brisés :
nous y vivons quand même !*

*Patrie des peuples — univers,
écoute nos cris forts :
Des tourments dix fois séculaires
réclament vie ou mort . . .
Impossible est que tant de coeurs
en vain aient sang versé . . .
que pour leur patrie de douleur
tant d'âmes soient percées !*

*Impossible est que tant d'efforts,
tant de vouloirs sacrés,
sous le poids d'un blasphème à mort
soient neutris, massacrés !
Il est sûr qu'arrivera bien
un temps plus salubre :
Ce temps, qu'un grand peuple de bien,
supplie dans sa prière.*

*Ou surviendra avec sa faux
la Mort, la fin sublime . . .
Pour l'engloutir en un tombeau,
profond comme un abîme !
À ce sépulcre d'une race
les peuples tous en deuil . . .
les pleurs aux yeux, viendront en masse,
pour contempler son seuil !*

*Aime ta patrie, ô Magyar
d'un amour jaloux, beau.
Berceau d'abord, tombeau plus tard,
qui t'élève et te clôt . . .
Ce vaste monde ailleurs, dehors
pour toi n'a pas de place . . .
Sois béni, sois frappé du Sort :
y vit, y meurt ta race !*

LE DÉVELOPPEMENT DE LA LITTÉRATURE HONGROISE.

PAR :
ELEMÉR CSÁSZÁR.

(Suite.)

Les autres écrivains de mérite de cette époque se groupèrent autour d'Arany et formèrent son cercle. Parmi eux se distinguèrent Paul Gyulai, Charles Szász, Joseph Lévy. Si l'impulsion de leur commun maître, dont leur poésie, reflète les idées et les formes poétiques, les rattachait les uns aux autres, ce lien ne fut que reserré par la noble affection qui les unissait à Arany et qu'ils se portaient entre eux. Professeurs comme Arany, ils joignaient un talent poétique au sens et à l'instruction scientifiques. Paul Gyulai (1826—1909) auteur de quelques poésies familiales, tendres et profondes, belles ballades, et d'odes patriotiques, est comme critique littéraire une de nos plus grandes autorités. Si la sûreté de ses jugements et son courage moral le destinaient à veiller pendant un demi siècle sur les nobles traditions de la poésie, ce n'était pas moins à lui, en sa qualité de professeur à l'université, d'auteur d'oraisons funèbres, qu'incombait la charge de maintenir les cadres littéraires fixés par François Toldy. L'esprit le plus universel de ces poètes, Charles Szász (1829—1905) écrit un gros et précieux livre sur les épopées des différentes littératures. Comme poète, Szász cultiva avec le même zèle et le même succès la poésie lyrique, épique et dramatique, mais malgré tout, il se distingua surtout par ses traductions. Aucun de nos traducteurs ne l'égale en fécondité ; il transplanta les oeuvres littéraires les plus diverses, antiques, modernes, orientales et occidentales, entre autres le *Nibelungen-Lied* et la *Divine Comédia* entière. Le patriarche de notre poésie, c'est Joseph Révay (1825—1915). Jusqu'en dernier moment de sa longue vie, il continua sans relâche avec la même force et le même art à composer des poésies touchantes par leur simplicité, par leur tendresse, par leur ton mélancolique. Les autres membres de ce cercle, François Salamon, Auguste Greguss, Jean Erdélyi, Antoine Csengery, n'étaient pas poètes ou n'écrivent que très peu de poèmes, mais il se distinguent comme esthéticiens et comme critiques littéraires.

Les genres prosaïques, le roman et la nouvelle atteignent à leur plénitude au temps de l'absolutisme. Si les romans postérieurs de Jósika allèrent en s'appauvrissant, si Eötvös cessa d'écrire le roman fort goûté dans les temps modernes, trouva deux outre représentants forts dignes. Le baron Sigismund Kemény (1814—1875) est bien le plus grand romancier hongrois, mais il est loin d'en être le plus populaire. Le sort tragique de ses héros donne une majesté, austère à sa poésie toujours sérieuse, parfois morne — ce qui est une qualité fort rarement goûtée du public. La construction de ses romans est décousue, l'enchevêtrement des différents fils de l'action difficile à démêler. Le don qui plus que tout autre, assure le succès général, celui de raconter avec facilité, fut aussi refusé par le sort à cet écrivain. Son style est souvent lourd, son récit entremêlé d'idées profondes, de détails qui exigent une attention absorbée. Mais ses défauts sont largement compensés par son art. Ses romans historiques sont les meilleurs du genre. A l'exception d'une seule, toutes ses grandes oeuvres nous reportent aux temps passés, dans la Hongrie ou dans la Transylvanie des XVI—XVII^e siècles. Elles suivent de près l'histoire. L'oeuvre, intitulée *Paul Gyulai* (1847) nous présente la chute tragique du favori désintéressé du prince à la volonté chancelante, Sigismund Báthori, *La veuve et sa fille* est l'histoire de l'enlèvement d'une jeune fille ; le dossier du procès qui s'y rapporte existe encore aujourd'hui. *Les exaltés* (1808), ont pour sujet la lutte du chef et des croyants d'un siècle religieux et rêveur, contre le pouvoir de l'État. Si parfois Kemény développe un sujet inventé par lui, comme dans le *Temps austère*, il ne se soucie pas moins de faire revivre l'époque et de rallier son récit aux grands hommes de l'histoire. Il garde toutes les données historiques essentielles, suit souvent ses sources mot pour mot — comme faisait Shakespeare pour Plutarque dans ses tragédies romaines ; mais en vrai artiste, doué d'une riche imagination, il dévoile les motifs cachés des faits, supplée aux lacunes, complète les fragments. Les deux éléments du roman, réalité et poésie, se fondent dans ses oeuvres et s'unissent inséparablement. Il n'excelle pas moins dans la peinture historique. Ce ne sont pas les moindres détails extérieurs qu'il sait dépeindre, comme l'avait fait Jósika, il sait aussi pénétrer l'âme même des différentes époques, ainsi que les mouvements d'idées et les aspirations, qui les remuent. Chez lui, le tableau historique est plus que le cadre du sujet, il est un des éléments organiques de la narration, un des motifs puissants qui la font avancer. Kemény n'a jamais recours au hasard, refuge ordi-

REVUE BLEUE

(REVUE POLITIQUE & LITTÉRAIRE)



Fondée en 1863
286, Boulevard Saint-Germain
PARIS (7^e)



ABONNEMENTS:

Un an France: 40 fr. — Étranger: 55 fr.
Sommaire du 17 Mars 1923.

*** Ce que nous faisons dans la Ruhr
Félix Rocquain: Henri III et les Guises:
La journée des Barricades
R. de Montesquiou: Les Pas effacés:
Gabriele D'Annunzio
Camille Guy: Figures coloniales: M.
Martial Merlin
I. Zangvill: Celle qui enfrenait la loi
du Sabbat

La politique étrangère. — Les oeuvres et
les idées. — Le roman. — Le théâtre. — Les
beaux-arts.

La Nouvelle Revue Française

Revue mensuelle de littérature
et de critique.

ÉDITION ORDINAIRE:

France: un an 38 fr. — six mois 20 fr.
Étranger: un an 45 fr. — six mois 24 fr.

Directeur: JACQUES REVIÈRE.
Secrétaire: JEAN PAULHAN.

Rédaction et Administration:

3, Rue de Grenelle, Paris VI^e.

Sommaire du 1^{er} Mars 1923.

Jacques Rivière: Pour une entente écono-
mique avec l'Allemagne
André Salmon: Saint André
B. van Roelen: Monsieur Paradis, pharmacien
Henry de Montherlant: Notes relatives à la
religion et aux passions
Henri Deberly: L'impudente (II)

Reflexions sur la littérature. — Chronique
dramatique. — Notes. — Littérature géné-
rale. — La Poésie. — Le Roman. — Le
Théâtre. — La Musique.

SZENT-GELLÉRT FÜRDŐ

(Établissement de bains „St. Gerbert“)

Bains thermaux et thérapeu-
tiques, Site magnifique,
HÔTEL SPLENDIDE,
confort tout moderne. (Rhu-
matisme, inflammations
des articulations, maladies du
coeur et du système nerveux.)

Sources Thermales
de 47°

Bains carboniques, Electro-
thérapie, Radiothérapie,
Hydrothérapie,
Laboratoires modernes.

1, Szent-Gellért-tér, Budapest
(Hongrie)

EDITIONS E. V. LEITZGUS

France-Europe-Orient

67 rue St. Lazare (Trudaine 26-03)
REVUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE
Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

Plus de 80 Agents et Correspondants
en Europe Centrale et Orientale, en Orient

Donne les renseignements commer-
ciaux les plus exacts et les plus
complets sur la France, la Tchéco-
slovaquie, la Yougoslavie, la Po-
logne, la Finlande, les États Baltes,
la Roumanie, la Grèce, la Bulgarie,
l'Empire Ottoman, l'Égypte etc.



ABONNEMENTS:

Un an 6 mois
France et Colonies 36 Fr. 20 Fr.
Autres Pays . . . 42 Fr. 25 Fr.

AVIS IMPORTANT: Tous nos abonnés
d'un an ont droit à l'insertion
gratuite annuelle de cinq lignes de texte
dans la rubrique „Offres et Demandes“

LE MONDE NOUVEAU

REVUE BI-MENSUELLE INTERNATIONALE

Rédaction & Administration: 42, Boulevard Raspail PARIS (7e) — Tél. Fleurus 27—65.

ABONNEMENTS: France & Colonies 50 francs par an
Étranger 60 francs par an

Directeur:
E. VAN DER VLUGT

Rédacteur en Chef:
GUSTAVE-LOUIS TAUTAIN

Dans chaque numéro: Politique — Sociologie — Sciences financières et économiques.
Littérature et Beaux-arts. — Revue du mois. — Nos colonies. — Industrie et commerce.
Supplément littéraire de 64 pages, publié en fascicules. Paraîtront, en 1922, en supplément,
5 romans inédits des meilleurs auteurs.

Une double édition de langue française & de langue anglaise paraît simultanément à
PARIS, LONDRES & NEW-YORK

UNE FIRME NOUVELLE

— la Société des Publications SÉSAME (G. Boaniche, imprimeur-éditeur — va éditer une collection de littérature moderne. La direction de cette collection a été confiée à André Arnyvelde. Sous le signe de SÉSAME paraîtront des oeuvres poétiques, des romans, des études politiques et sociales, et aussi des oeuvres philosophiques. Les manuscrits doivent être adressés à André Arnyvelde, aux éditions SÉSAME, 200, quai de Jemmapes, Paris.

LE COURRIER DE LA PRESSE

„LIT TOUT“

„RENSEIGNE SUR TOUT“

CE QUI EST PUBLIÉ DANS LES
**JOURNAUX, REVUES
& PUBLICATIONS**

de toute nature

Paraissant en France et à l'étranger et en fournit
les extraits sur tous sujets et personnalités

Circulaires explicatives et Tarifs envoyés franco
Ch. DEMOGEOT, DIRECTEUR

21, Boulevard, Montmartre, PARIS (2e)

L'ARGUS de la PRESSE publie une nouvelle Edition de „NOMENCLATURE des journaux en langue française paraissant dans le monde entier.“ C'est un travail méthodique et patient, qui contient plus de 5.000 noms de périodiques, en même temps qu'il rend hommage à la Presse Française.

PREMIERE COMPAGNIE DE NAVIGATION DANUBIENNE SOCIÉTÉ ANONYME

FONDÉE EN 1829. ~ CAPITAL: Cour. 152.775,000.

ENTRETIENT LE

Service pour Voyageurs entre Passau—Linz—Vienne—Budapest et Mohács.
Le service à grande vitesse: entre Vienne—Pozsony—Budapest—Belgrad.
Le service de transport de marchandises: entre Regensbourg, Passau, Linz,
Vienne, Pozsony, Budapest, Zemun, Belgrad, Orsova, Russe Giurgiu,
Galatz et Soulinea.

Puis services sur le Tisza, Drave, Save et les canaux de Béga, François et François-Joseph.

Renseignements: BUDAPEST,

auprès de la Direction du Transport de la Sté DGT, V. Quai Rodolphe 3.
Téléphone: 34—53, 34—54.

À Vienne: Auprès de la Direction de la DDSG, III. Hintere Zollamtstrasse 1.
Téléphone: 87—14, 87—19.